

LE GRAND PARLER, MYTHES ET CHANTS SACRÉS DES INDIENS GUARANI
PIERRE CLASTRES (PARIS : SEUIL, 2011).

Guilhem Fabre
Université du Havre (GRIC EA 4314)

La puissance évocatrice de la trajectoire et de l'œuvre de Pierre Clastres tient à la révélation d'une forme d'unité perdue dans l'histoire des hommes, « l'histoire », comme l'écrit Miguel Abensour, « obscure, opaque, ensauvagée de ces premiers temps de l'humanité... histoire capitale et décisive, celle qui a définitivement fixé le caractère de l'humanité. »¹

Pour saisir l'ampleur de cette exploration de l'espace et du temps des sociétés humaines à laquelle nous invite Clastres, il suffit de nous rapprocher de nos cieux, des traces picturales silencieuses laissées par les sociétés de chasseurs de l'ouest de l'Europe. Le récent film de Werner Herzog, *La Grotte des rêves perdus*, nous plonge ainsi dans un espace secret trente mille ans avant notre ère, la grotte Chauvet, parsemée d'ossements d'ours, décorée de lions sans crinière, de rhinocéros laineux et de chevaux qui semblent galoper. Face à face étonnant, où hommes et bêtes observent leurs visages dans la finitude vécue, qui renvoie au monde de la forêt des Guayaki, où « chasser n'est pas simplement tuer des animaux », selon Clastres, « mais contracter une dette à leur égard, dette dont on se libère en refaisant exister, dans la parole, les bêtes que l'on a tuées. On les remercie de s'être laissé tuer mais sans dire leur nom courant. » De même que les animaux, « le ciel et la terre, les puissances qui les animent, ne sont jamais indifférentes au destin des hommes, ils font écho à leur entreprise. » Dans cet univers où il s'agit pour les Indiens « d'affirmer sans cesse leur humanité par rapport au monde naturel, par rapport à la sauvagerie de la nature à l'affût des humains qu'elle tente d'absorber, »² le geste rituel refonde la communauté perpétuellement menacée.

L'unité ne se vit pas seulement dans cet échange permanent entre les hommes, les bêtes et la forêt, ou dans l'absence d'une relation dominants dominés au niveau politique, elle est aussi unité de l'esprit, qui, à travers les gestes de l'Indien, traduisant une pensée sauvage inconsciente d'elle-même, à mille lieux de la pensée discursive occidentale, qui se veut maîtresse d'elle-même,³ manifeste cette impossibilité nue de penser la vie sans penser la mort. Cette unité vécue est marquée par un échange permanent entre le visible et l'invisible, le monde des vivants et des morts. Le sacré et le profane ne font plus qu'un, à tel point qu'il est difficile de les distinguer, comme le montre Clastres dans *Le Grand Parler* pour les Indiens Guarani.

Le surgissement de la poésie comme expérience vécue, ébranlement des sens qui densifie l'instant en le chargeant d'images, s'associant les unes aux autres, n'est autre qu'une manifestation contemporaine de l'unité archaïque vécue et revécue par chacun dans l'enfance, au fil des générations. Pour Hugo Von Hofmannsthal, le poète est cet être en qui « tout doit et veut se réunir. »⁴ Et Rilke, dont l'œuvre est au cœur de cet échange entre le visible et l'invisible, écrit « tout ce que les autres oublient pour se rendre la vie possible, nous allons toujours le découvrir, et l'agrandir même. »⁵

Dans *Le Grand Parler*, consacré aux Indiens Guarani, « la brume des chamanes et des prophètes (la fumée de leurs pipes) leur permet l'accès à la brume originare, elle leur permet d'entendre parler les dieux » : « Voici ! Tu seras quant à toi gardien de la brume originare où naissent les belles paroles » (Clastres, *Le Grand Parler* 38-39). Les « Belles Paroles » sont donc des voix qui écoutent, un silence qui parle, la voix des dieux qui incarnent « le savoir divin des choses, le savoir qui déploie les choses, le fondement de la parole » (*Le Grand Parler* 24), issue de Namandu, père véritable premier, et annonçant « les vents nouveaux, le temps nouveau, le temps nouveau des choses non mortelles (*Le Grand Parler* 22). Mais en même temps, comme l'indique Clastres, ces paroles de l'origine pensent le monde et le

¹ « Lire Pierre Clastres à la lumière de Nietzsche ? », in *Pierre Clastres*, Cahier dirigé par Miguel Abensour et Anne Kupiec (Paris : Sens & Tonka, 2011) 252-53.

² Pierre Clastres, *Chronique des Indiens Guayaki* (Paris : Plon, Terre Humaine poche, 2009) 127, 131, 108.

³ Clastres, *Chronique* 29.

⁴ Hugo Von Hofmannsthal, Conférence de 1907, « Le Poète et l'époque présente ».

⁵ Cité par Jean-Michel Maulpoix, *Le Poète perplexe* (Paris : José Corti, 2002) 29.

malheur du monde, tentent une archéologie du mal et veulent dresser une archéologie du malheur » (*Le Grand Parler* 11).

En renouant avec la langue des dieux, elles sont à la poursuite de la Terre sans mal, séparée de la terre existante après le déluge. La fin de l'âge d'or, âge dont les habitants demeureraient dans la proximité des dieux, annonce « le malheur de la blessure pour nos fils et pour les derniers de nos fils. » Or, annonce le père premier Namandu « malgré cela, je ferai que se répande la brume. Les flammes, la brume, je ferai qu'elles se répandent sur les êtres destinés aux chemins qui parcourent la patrie de la male vie » (*Le Grand Parler* 57).

Les Belles parole, en reliant l'homme au sacré, au monde des dieux, n'ont pas pour fonction d'effectuer l'impossible voyage vers la terre première, mais de « répandre sur tous les êtres de la forêt la lumière des éclairs silencieux » de Namandu, le père premier, de faire parler ce silence. On retrouve ici ce pouvoir étonnant et fragile de la parole poétique dont parlait René Char : « Il semble que la poésie, par les voies qu'elle a suivies, par les épreuves qui l'ont rendue concrète, constitue le relais qui permet à l'être blessé de recouvrer des forces et de fraîches raisons. » Mais au delà de ce pouvoir, les Belles Paroles ont la même fonction que la poésie occidentale en son premier âge. Avant l'effondrement des mythes et des symboles, lié à l'émergence de la science et à l'objectivation du monde, comme le souligne Yves Bonnefoy, « la poésie a été la parole qui ne se donnait pour fonction que de bien dire ce que chacun savait déjà, mais ne retrouvait pleinement, c'est à dire en le partageant avec autrui, que par elle. »⁶

La parole poétique est donc faite de l'écoute des dieux, la langue qu'elle parle est la langue originaire, celle-là même que recherche Dante dans son ouvrage *De l'éloquence en vulgaire*⁷, au moment où l'exilé de Florence entame la composition de ses *Visions*, qui deviendront la *Divine Comédie*. Cette langue originaire contient toutes les langues et s'est dispersée et anéantie par la faute de la présomption humaine, au moment de la construction de la Tour de Babel, qui est la Tour de la confusion démultipliant les parlers. Dante se met en quête de cette « panthère parfumée », « qui exhale son parfum partout et ne se montre nulle part », la langue de grâce de la poésie est à même de susciter l'émotion et de modifier les volontés humaines, elle l'accompagne dans son errance de la terre du mal et de la mort, de l'enfer, jusqu'au paradis de la terre première.

On retrouve ici la trame des aventures des Jumeaux chez les Guarani, le mythe qui illustre pour Clastres « le lien du malheur ». Et il est frappant de constater à quel point certaines scènes violentes ou comiques de ce mythe ressortent des visions ou du rêve : « Plus tard, frère cadet eut envie de têter. Ils découvrirent le squelette de leur mère. Il refit sa mère, et Cadet voulut la têter : aussitôt la mère se décomposa. Voilà pourquoi les seins des femmes ne demeurent jamais intacts » (*Le Grand Parler* 83).

Chez les Guarani, les enfants, selon Clastres, « constituent une médiation entre les adultes et les dieux », ils possèdent donc spontanément « le savoir divin des choses, le savoir qui déploie les choses », à partir du moment où leur nom, conféré par le chamane et choisi par les dieux, les transforme en individus vivants : « Je ferai, quant à moi / couler au sommet de ta tête/ le flux des Belles Paroles,/ afin que, d'égal à toi, il n'y en ait point / en la demeure terrienne des choses imparfaites » (*Le Grand Parler* 112).

Le Grand Parler s'achève sur une sorte de Chant des vaincus des Indiens Guarani, devant la victoire catastrophique de l'homme blanc. Mais cette défaite proclamée s'accompagne d'une ascension des Belles Paroles, de la beauté qui sauve : « Je ne me sens déjà plus heureux ici... Sur cette terre corrompue, nous abandonnerons notre corps. Mais notre Parole, oui, nous l'emporterons au firmament » (*Le Grand Parler* 129).

Comment ne pas évoquer, en écho, ces deux derniers vers du *Cygne* de Charles Baudelaire, qui font entendre combien la poésie occidentale, activité d'exilés, de réprouvés, qu'on ne peut entendre que par temps de grand vent, quand souffle la tempête, reste, comme l'œuvre de Clastres, du côté des oubliés, des vaincus :

Je pense aux matelots oubliés dans une île,
Aux captifs, aux vaincus ! ... à bien d'autres encor !⁸

⁶ Yves Bonnefoy, *Entretiens sur la poésie* (Paris : Mercure de France, 1981) 281.

⁷ Dante Alighieri, *De l'éloquence en vulgaire*, éd. Irène Rosier-Catach, trad. Anne Grondeux, Ruedi Imbach et Irène Rosier-Catach (1304 ; Paris : Fayard, 2011).

⁸ Charles Baudelaire, « Le Cygne » in *Les Fleurs du mal* (1857 ; Paris : Garnier Flammarion, 1964) 108.